



Brigitte Enguerand

Ville invisible

Autour d'une apprentie écrivaine égarée entre désir et réalité, MARTIN CRIMP élabore un monde où la confusion est la norme.

Tandis que le voile blanc qui clôt la scène s'évanouit dans les cintres, une série de larsen, à la manière d'un antique chant des sirènes, l'accompagne pour marquer cet instant précis où le théâtre nous projette dans la fiction. Eau-forte jouant sur les multiples matières de ses noirs, le décor se décline entre le miroir d'encre d'un sol curviligne et l'opacité granuleuse d'une baie qui brouille de grisaille les vues vers l'au-dehors. Ici est la maison de Claire, une traductrice se piquant d'écriture, et de son mari Christopher, qui, pour cause de crise, vient de se faire débarquer d'un job dans une multinationale.

Ce couple avec deux enfants souffre d'un classique déficit de désir qui pousse Claire à aller voir ailleurs pour continuer à se nourrir d'aventures. Rien que de très banal en somme. Si ce n'est que sur le plateau, alors que Claire gagne à chaque moment en vérité, tous paraissent se racornir - du mari qui finit apprenti boucher dans un supermarché au fils invisible, de la fille paradant en tenues de poupée à la voisine aussi envahissante qu'hystérique -, chacun se muant rapidement en une caricature baroque proche du grotesque.

Avec *La Ville*, Martin Crimp s'amuse de la troublante opportunité qu'offre l'incarnation, pouvoir faire se côtoyer au théâtre avec une même véracité des personnages réels et d'autres de pure fiction. Ainsi, ceux qui habitent cette *Ville* ne sont peut-être que des avatars nés de l'imaginaire fantasque re-

transcrit par Claire dans son journal intime. Ainsi, la pièce dans son brouillon en désordre est alors à lire comme un exercice de style (celui d'une Claire, auteure débutante) à travers lequel Martin Crimp démontre comment un écrivain peut se laisser envahir par ses créatures, devenir le prisonnier d'une toile qu'il a lui-même tissée.

Un cauchemar pirandellien auquel Martin Crimp donne des allures de scénario à suspense dont la veine surréaliste évoque les

films de Buñuel. Comparable au lait sur le feu, la fiction peut alors déborder à tout instant. En faisant doucement monter la pression, Marc Paquien distille jusque dans ses moindres accords la subtile partition traduite par

Philippe Djian. Entourée de ses chimères domestiques - qui, d'André Marcon (Christopher) à Hélène Alexandridis (Jenny, la voisine) et à la jeune révélation Janaïna Suaudeau (la Fille), sont aussi des monstres de théâtre -, Marianne Denicourt, exceptionnelle en Claire, rend sans cesse palpable l'autre enjeu de la pièce, celui du récit d'une solitude fragile qui recycle à travers l'écriture les échecs d'une vie qui n'est jamais telle qu'on l'avait rêvée.

Patrick Sourd

La Ville de Martin Crimp, mise en scène Marc Paquien, avec Hélène Alexandridis, Marianne Denicourt, André Marcon, Janaïna Suaudeau, au Théâtre des Abbesses, compte rendu. Puis en tournée jusqu'au 4 avril à Amiens, Colombes, Bordeaux, Lille, La Rochelle, Istres et Nantes.

/// www.theatredelaville-paris.com